

LES ÉTABLISSEMENTS BALLANDE ET LA NOUVELLE-CALÉDONIE par M. Jean-Paul Avisseau

LES ÉTABLISSEMENTS BALLANDE ET LA NOUVELLE-CALÉDONIE
par M. Jean-Paul Avisseau,
membre résidant de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux
(Actes de l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, 1997)

[229] Ballande et la Nouvelle-Calédonie, c'est une longue et belle histoire, qui reste à écrire. Les archives anciennes ont été brûlées en 1940 par les troupes d'occupation qui avaient installé la Stadtkommandantur de Bordeaux dans l'hôtel Ballande, 15, place Pey-Berland. Faute de temps, je n'ai pas cherché à accéder aux archives récentes, celles qui sont postérieures à 1940, conservées pour partie à Nouméa, pour partie au nouveau siège de Ballande France, à Targon, dans l'Entre-deux-Mers. Il serait à souhaiter qu'un historien sérieux s'attaque enfin à ce sujet d'importance exceptionnelle : « De tout, toujours », telle est la devise des Ballande. Elle indique fort bien l'ampleur du programme.

Je n'ai donc utilisé que des sources imprimées qu'il serait trop long d'énumérer ici. Je citerai seulement *Histoires de famille*, d'Henri Ballande, de l'Académie de marine, paru en 1970 ; ainsi que les publications d'un homme que j'ai bien connu et beaucoup aimé, le Père Patrick O'Reilly, de la Société de Marie, aumônier du 104, secrétaire général de la Société des Océanistes et membre de l'Académie des sciences d'Outre-mer. Madame André Ballande, née Lucienne Denis, fille de notre très distingué confrère Étienne Denis, le prédécesseur de mon père dans notre compagnie, m'a prêté une douzaine de volumes et m'a fait bénéficier, avec une exquise gentillesse, de ses précieux souvenirs. Son fils aîné, M. Louis Ballande, l'actuel président-directeur général, m'a très aimablement reçu, ainsi que ses cousines, madame Serceau, née Colette Larcher, et madame Louit, née Christiane Loste, l'une et l'autre petites-filles très aimantes du premier André Ballande, le député de la Gironde, mort à soixante-dix-neuf ans le 31 mai 1936. Je les prie tous de croire que je suis leur débiteur bien reconnaissant.

Les Bordelais, on le sait de reste, n'ont guère le cœur aventureux et ils tournent volontiers le dos à l'armement, préférant de beaucoup le commerce [230] aux métiers de la mer. En 1789, Bordeaux est le premier port de France et un navire français sur cinq appartient à l'armement bordelais, mais, dans leur immense majorité, ces négociants-armateurs viennent d'ailleurs.

Attirés par l'éclatante prospérité du port à laquelle ils n'ont pas peu contribué, ils viennent d'Irlande, des Pays-Bas, d'Allemagne, du Portugal, mais de France aussi : Bonnaffé, Nairac, Maurel, Prom, viennent du Tarn ; Guestier et Conte, de Saintonge ; Balguerie, Journu et Portal, du Languedoc... Pas un Bordelais de souche dans tout ce gratin de l'armement local. Sarget est né à Vervins, en Picardie. Ange Le Quellec est de Tréguier, en Bretagne, Antoine-Dominique Bordes, de Gimbrède, une bourgade du Gers. Ces deux derniers, personnages de légende, ont inspiré deux romanciers, Henri Nègre et Henri Queffélec, celui-ci bien connu de notre confrère Yves La Prairie. L'un et l'autre ont joué, sans le vouloir, un rôle considérable dans l'aventure Ballande et donc dans l'histoire de la Nouvelle-Calédonie.

Les Ballande apparaissent à la fin du XVI^e siècle à Biron, en Agenais non loin d'un hameau du nom de Ballande, puis la vie de leur famille permet de suivre celle de moulins à papier établis sur trois affluents du Lot dans la région de Gavaudun, Cuzorn et Fumel, cela jusqu'à l'Empire.

D'une branche établie à Bordeaux au début du XIX^e siècle naît en 1817, le 24 décembre, Armand-Louis Ballande. Ses parents sont marchands drapiers sur les Fossés du Chapeau-Rouge. Lui, c'est la mer qui le tente. Les anciennes colonies espagnoles émancipées paraissent aux Bordelais un nouvel eldorado. Il s'embarque en 1838 pour le Chili et, au bout de trois mois et demi de traversée qui lui fait doubler le cap Horn pendant l'hiver austral, il arrive à Valparaiso et se lance dans le commerce. En 1843, il entre dans la jeune et déjà célèbre maison Le Quellec dont le directeur à Valparaiso est un compatriote, âgé lui aussi de vingt-sept ans, Antoine-Dominique Bordes. En 1848, il devient collaborateur à 1/6^e de l'armement Le Quellec et Bordes, à qui la découverte de l'or en Californie donne des ailes. En 1859, il reprend sa liberté et il s'établit comme négociant-armateur à Bordeaux, sous la raison sociale L. Ballande, avec quatre trois-mâts. De 1860 à 1865, il en fait construire neuf autres. Ce sont des trois-mâts carrés aux lignes élancées, filant dix nœuds et plus par bonne brise.

Vers le milieu du XIX^e siècle, les Bordelais ont entrevu des horizons coloniaux nouveaux. Les Maurel et Prom, deux cousins, sont au Sénégal depuis 1822, mais ce n'est qu'à partir de 1845 que leur maison prend sa vitesse de croisière. Le jeune et prometteur Jean Anselme Delmas arrive au [231] Sénégal en 1850. En 1862, trois frères, Alfred, Émile et Gustave Denis fondent à Saïgon la maison Denis Frères où les rejoint, cinq ans plus tard, leur plus jeune frère, Alphonse. Celui-ci, par son inlassable activité, contribue largement à l'expansion française en Extrême-Orient. Il ne se doutait pas alors que sa petite-fille Lucienne épouserait un Ballande et qu'ainsi se rapprocheraient l'Asie et l'Océanie.

La *New Caledonia*, ainsi baptisée par James Cook qui en fait la découverte le 4 septembre 1774, est française depuis le 24 septembre 1853 où le contre-amiral Febvrier Despointes en prend possession au nom de Napoléon III. Déjà, le 20 décembre 1845, un jeune évêque français de la Société de Marie, Mgr Douarre, flanqué d'un quarteron de missionnaires auvergnats, avait débarqué sur cette terre lointaine, à qui la proximité de Sydney et de la Nouvelle-Zélande donnait une importance stratégique pour les missionnaires maristes en Océanie. Commence ainsi pour elle l'aventure coloniale.

Armand-Louis Ballande voit très vite l'avenir qui s'offre à cette île au relief tourmenté et confus, grande comme deux fois la Corse et située aux antipodes de l'Europe, où l'empereur, soucieux d'assainir la France de ses bagnes, trouvera sans peine les meilleures conditions d'une transportation outre-mer. Sur la proposition du gouvernement, il assure le service régulier organisé pour les transports de l'État.

On lit dans le journal *La Guienne* du 29 décembre 1862, à la rubrique « Navires en partance », l'avis suivant : « *Pour Melbourne, Sydney et la Nouvelle-Calédonie*. Le trois-mâts neuf de 650 tonneaux de première classe *Brémontier*, capitaine Destrémeaux, partira le 25 janvier prochain. La majeure partie de son chargement étant arrêtée, on ne prendra que quelques tonneaux pour compléter et des passagers de 1^{re} et 2^e chambre. S'adresser à Bordeaux à M. L. Ballande, armateur... ».

En cette année 1863, un jeune géologue de vingt-quatre ans, Jules Garnier, chargé de mission par le ministre de la Marine et des Colonies, découvre que la Calédonie est riche en métaux. La trouvaille est d'importance et les chercheurs de garniélite, le minerai de nickel, ne tarderont pas à se multiplier. L'année suivante, une loi fait de la Nouvelle-Calédonie, une terre de transportation et de relégation pour des condamnés de droit commun. En 1866, Louis Ballande soumissionne, avec Bordeaux comme point de départ, pour le transport régulier des passagers, vivres et matériel, pendant trois ans, entre la métropole et les colonies de Tahiti et de Calédonie. En [232] 1870, c'est Tandonnet, de Bordeaux, qui enlève le contrat de charge. Tout est prêt alors, pour

entrer dans des activités commerciales. Louis Ballande consolide aussitôt son débouché calédonien en créant une société confiée à son neveu, Marc Rataboul, associé à un certain Puech. Il meurt en 1882 à l'âge de soixante-cinq ans, laissant à la tête de ses affaires son fils aîné, André, qui, né en 1857, le secondait depuis quatre ans déjà. La maison portera désormais le nom de L. Ballande et Fils.

Une bien attachante personnalité que celle d'André Ballande. Il a suscité des inimitiés, des jalousies, des rancœurs, mais tous ceux qui l'ont approché, et pas seulement ses petits-enfants, en parlent comme d'un être exceptionnel, « esprit de grande envergure, patriote aux horizons larges », selon Patrick O'Reilly. Un homme profondément chrétien, sincèrement républicain, non-conformiste, aussi. Ses archives ont certes disparu, mais ses lettres — il y en a plus de trois cent cinquante — adressées de 1885 à 1935 aux évêques de Nouméa, montrent un homme bon, fidèle et généreux. Je reviendrai tout à l'heure sur cette correspondance.

En 1884, il entreprend un voyage de circumnavigation qui lui permet de visiter ses correspondants en Australie, en Indonésie, en Cochinchine et à Hong Kong, puis de prospector les possibilités commerciales du Japon et des États-Unis. Arrivé en Nouvelle-Calédonie, il évalue le potentiel économique de l'île, qui n'a guère que ses minerais à offrir en fret de retour. Il en conclut que, si l'on veut ouvrir des comptoirs où l'on achète et l'on vend toutes sortes de marchandises, il faut que ces comptoirs s'occupent du commerce et de l'industrie de ces mêmes minerais.

Il rachète leurs parts à Rataboul et à Puech, apure le passif de la maison et s'attache à lui donner l'extension qui lui assurera la première place dans le pays. Pour dégager des capitaux, il commence par vendre des voiliers : depuis des années déjà, la navigation à vapeur concurrence sérieusement la voile. Le premier vapeur entrant en rade de Nouméa, le 14 janvier 1883, n'a mis que quarante-trois jours pour faire le voyage, alors que les clippers les plus rapides mettent au moins cent jours. On sacrifie donc les bateaux et le négoce commence à l'armement.

Dans un pays sans routes, le commerce ne peut se contenter d'ouvrir des magasins à Nouméa et des comptoirs près des rares agglomérations de colons. Il lui faut aussi présenter ses marchandises aux principales plantations tout le long du littoral, à bord de caboteurs jouant le rôle de magasins ambulants. On y trouve tout ce qu'il faut pour vivre et travailler.

[233] Au début du XX^e siècle, André Ballande entreprend la construction d'un domaine minier et, en premier lieu, il commandite des mineurs indépendants dont il achète la production. Il crée la Société des Hauts Fourneaux de Nouméa, capable de transformer chaque année dix mille tonnes de minerai pauvre en « mattes » à 45 % de métal, lesquelles mattes étaient ensuite refondues dans une usine en Belgique, près d'Anvers. Il crée aussi aux États-Unis, dans le New-Jersey, une autre usine d'affinage.

Il favorise de toutes ses forces le développement de l'influence française aux Nouvelles-Hébrides dont il ne cesse, avec le célèbre John Higginson, de réclamer le rattachement à la France, en vain. Les Nouvelles-Hébrides, aujourd'hui Vanuatu, sont une république au sein du Commonwealth.

Il s'intéresse aussi de près à la Polynésie française, aux îles Wallis et Futuna. En 1910, il change le nom de sa société d'armement. « Les Voiliers de Nouméa » deviennent la « Compagnie navale de l'Océanie » dont le sigle, C.N.O., va désormais remplacer L. B. au pavillon de ses long-courriers, cinq vapeurs de 8.000 tonnes de port en lourd, les plus gros cargos de l'époque.

L'un d'eux, le *Saint-André*, sera le premier navire français à franchir le canal de Panama dans les premiers mois de la guerre de 1914, en route de Nouméa vers le Havre.

Cette guerre, si dommageable à la maison Ballande, est catastrophique pour André Ballande : son fils aîné, Louis, officier de réserve, meurt, gazé, le 3 novembre 1918.

Déjà, il avait perdu son second fils, Alfred, mort à l'âge de trois ans à Nouméa. Il n'y revint jamais.

Il avait trouvé sur place des collaborateurs hors pair qui n'ont pas peu contribué à la construction de ce que l'on a appelé l'empire Ballande. Ils ont nom en particulier Gabriel Laroque et Henri Milliard.

Gabriel Laroque est né en 1867 à Bordeaux. André Ballande l'envoie en 1893 en Calédonie où il prend en main les affaires Ballande pendant près de cinquante ans, devenant, même, président du conseil d'administration de la maison. Les mers du Sud n'avaient plus, semble-t-il, de secrets pour lui. Il s'est beaucoup occupé des mines et de la colonisation françaises aux Nouvelles-Hébrides. Conseiller général dès 1896, il a été constamment réélu jusqu'à son retour en France pour y prendre la direction des affaires Ballande à Bordeaux. Il y meurt en 1942. De son mariage avec Thérèse Préveraud de Sonnevile, il avait eu six enfants, dont Roger, directeur de Ballande en Calédonie et longtemps maire de Nouméa, Bernard et Gilberte, madame Roger Motelay.

[234] Henri-Étienne Milliard, marseillais de naissance, arrive en 1897 en Calédonie. Il dirige la Société française des Nouvelles-Hébrides, puis les établissements Ballande, puis les Comptoirs français des Nouvelles-Hébrides. Son fils Henry-Louis, né en 1882, entre tout jeune dans la maison Ballande où il occupe divers postes de commandement, d'abord comme directeur, puis comme président du conseil d'administration. Longtemps président du conseil général et vice-président de la chambre de commerce, il apporte à ces assemblées son expérience des affaires publiques et un dévouement inépuisable. Par deux fois, il fera le voyage d'Indochine pour y négocier l'envoi de travailleurs annamites en Calédonie. Il aime le sport et le fait aimer. Chrétien actif, il s'occupe des œuvres catholiques locales, scouts, guides, conférence Saint-Vincent de Paul. Il meurt à Bordeaux en 1948. Il avait épousé Yvonne Préveraud de Sonnevile, d'où sept enfants, dont Odette, qui épouse Jacques Servan, le grand joaillier bordelais, et Georges, qui vit à Nouméa. Nous avons rencontré, au cours de cette petite évocation, deux demoiselles Préveraud de Sonnevile, une des plus vieilles familles de Nouméa. Leur frère Georges, né à Nouméa en 1889 et qui épousera une Bordelaise, elle aussi prénommée Yvonne, était un peintre excellent. Sa fille Denise, épouse de François Bordes, est un des maîtres de la préhistoire française. Ainsi se sont multipliés les liens entre Bordeaux et la grande île.

Revenons à André Ballande. Nous l'avons laissé en 1918, accablé par la mort de son fils Louis, son successeur. Sa maison a été fragilisée par la guerre, mais il parvient à redresser la barre. La Compagnie navale de l'Océanie rétablit dès 1920 son service vers la métropole. Quelques années plus tard, elle reconstitue sa flotte de long-courriers en achetant quatre grands cargos identiques. En 1922, la société Ballande et Fils prend le nom d'Établissements Ballande, André Ballande désirant donner aux employés et aux clients de la maison une plus large possibilité de participer aux bénéfices de l'œuvre commune.

La crise économique qui secoue le monde en 1929 est particulièrement sévère pour les productions coloniales, les matières premières et les transports maritimes. Il faut céder les entreprises métallurgiques et la compagnie maritime pour obtenir les concours financiers qui s'imposent, mais l'essentiel est sauvé. Un nouvel essor suivra la seconde guerre mondiale.

Une plaquette, publiée en 1984, donne l'état du Groupe Ballande à cette date. On reste confondu devant la variété et l'étendue de ses activités : la distribution, bien sûr, mais aussi la consignation de navires, celle des [235] marchandises, l'assurance, le café, l'élevage, l'agriculture, l'activité portuaire, la mine, de nickel ou de cobalt, le bois, la chaudronnerie, la mécanique... Ballande possède aussi des participations à des sociétés industrielles et commerciales, telles les Ciments de Nambo, la Société viticole calédonienne, Manumod, qui est une société de confection et de mode... Ballande France, qui a maintenant quitté Bordeaux pour Targon, procède à toutes les opérations

ayant leur origine en France, dans le reste de l'Europe et en Afrique du Nord. Ballande Vanuatu exploite des magasins de vente, au nombre de cinq, répartis sur l'archipel, et des domaines agricoles. Ballande Australia, à Sydney, fait de l'import-export. Import-export à Papeete, également, pour Ballande Tahiti ; à Auckland et à Suva pour Ballande New Zealand, à Hong-Kong pour Ballande Asia... Même si la situation est parfois difficile, André Ballande peut être content.

J'ai mentionné tout à l'heure ses nombreuses lettres adressées aux évêques successifs de Nouméa, Mgr Fraysse, de 1880 à sa mort, en 1905, et Mgr Chanrion, de 1905 à 1937. Cette correspondance a été utilisée pour un copieux article publié en 1992 par deux chercheurs, Jean-Marie Kohler et Dorothy Shineberg, dans le *Journal de la Société des Océanistes*. André Ballande était un ami personnel de Mgr Fraysse qu'il soutient de ses conseils, de son expérience et de son influence dans les milieux parlementaires (il a été député de la deuxième circonscription de Bordeaux de 1902 à 1924) et en qui, d'autre part, il avait trouvé un interlocuteur de confiance à Nouméa. Il avait demandé à son successeur de faire disparaître ces lettres, trop personnelles, mais celui-ci n'en a rien fait et c'est, disent nos auteurs, « grâce à cette indélicatesse que l'histoire de la Nouvelle-Calédonie se trouve, aujourd'hui, riche d'une mine d'informations particulièrement précieuses, car originales et d'une sorte rare ». L'archiviste que je suis souscris pleinement à cette conclusion, même si le ton de l'article est parfois déplaisant : comment peut-on être catholique et colonialiste ?

Pour moi, André Ballande sort grandi de cette lecture, et pas seulement parce qu'il a beaucoup contribué au financement de la cathédrale de Nouméa. L'empire qu'il a patiemment construit durant les cinquante-cinq ans de sa carrière est une cathédrale, à sa façon, et les cathédrales sont faites pour durer. Louis, le gâzé de 1918, avait épousé une Bordelaise, Marthe Blanchy. Elle lui donna un fils, André-Louis, qui avait quatre ans à la mort de son père. C'est lui qui reprend l'affaire en 1936. Il meurt de bonne heure, à soixante-huit ans, mais avec ses deux fils, Louis et Armand Ballande, et ses deux petits-fils, l'avenir paraît bien assuré... Si Dieu le veut, ajouterait [236] André Ballande. Quel sera en 1998 le statut de la Nouvelle-Calédonie ? Nul ne le sait. Territoire ou État ? Autonome ou indépendant ? En tout état de cause, il faudra que chacun, Kanak ou Caldoche, comme on dit si vilainement, y mette du sien. Certainement, Ballande saura tenir sa partie. Avec panache, comme toujours.

BIBLIOGRAPHIE

Archives nationales. Établissements pénitentiaires coloniaux, 1792-1952, Série Colonies H. Répertoire numérique par Sylvie Clair, Odile Krakovitch et Jean Préteux, Paris, Archives nationales, 1990.

Attali (Y.), et Moser (R.). — Nouvelle-Calédonie, s. 1. n. d., éditions Delroisse-Vilo, 1974.

Ballande (H.). — Histoires de famille, s. I., chez l'auteur, 1970.

Bastian (G.). — La Nouvelle-Calédonie. Extrait de la revue *Les Cahiers d'Outre-Mer*, VII, 1954, p. 225-257.

Cordeil (P.). — Origines et progrès de la Nouvelle-Calédonie, Nouméa, Impr. du gouvernement, 1885.

Faivre (J.-P.), Poirier (J.) et Routhier (P.). — Géographie de la Nouvelle-Calédonie, Paris, Nouv. Éd. Latines, 1955.

Goachet (P.). — Les Voiliers du nickel (à paraître).

Groupe Ballande (Le) : Nouméa, Bordeaux, Port-Vila, Santo, Sydney, Auckland, Hong Kong, Papeete, Suva, Bordeaux, Delmas impr., 1984.

Kolher (J.-M.). et Shinelerg (D.). — Argent, religion et pouvoir en Nouvelle-Calédonie. A. Ballande et les évêques 1885-1935, extrait de *Journal de la Société des Océanistes*, n° 95, 1992 (2), p. 151-183.

Nègre (H.). — L'Héritage du Corsaire Blanc, Versailles, les Sept Vents, 1988.

Nouvelle-Calédonie (La). Art, magie, technique, Bordeaux, C. R. D. P., 1965. Catalogue par Madame Vivez.

O'Reilly (P.). — Bibliographie de la Nouvelle-Calédonie, Paris, Musée de l'Homme, Publications de la Société des Océanistes, n° 4, 1955.
